

Le défi du développement et de la pauvreté

Le terme « développement » avec la distinction des « développés » et les « sous développés » a fait son entrée sur la scène géopolitique en 1949. Cette opposition était nouvelle mais elle sembla naturelle. Sous l'impulsion des Etats-Unis, des programmes d'aide au développement ont été mis en place pour chercher à développer ceux que l'on disait être "en retard par rapport à l'Occident ". Cette aide s'inspirait largement d'une théorie qui considère que toutes les sociétés connaissent des étapes qui leur permettent de passer de l'état traditionnel à l'état "moderne" ou "développé". Les pays pauvres (définis comme tels par les pays riches) non seulement avaient moins de richesses matérielles, mais ils étaient de surcroît " en retard "dans leur évolution.

La distinction héritée de l'opposition entre " civilisés " et « non-civilisés », était basée sur le présupposé que l'Occident était le modèle de référence. Regrouper tant de pays d'Asie, d'Afrique et d'Amérique dans une seule catégorie de "sous-développés", en niant leurs différences montrait bien une méconnaissance des réalités et une certaine indifférence de ce qui n'était pas l'Occident, peut être. Par ailleurs, ces théories du sous-développement ont longtemps négligé la responsabilité des pays du Nord dans les difficultés économiques et sociales des pays pauvres, ignorant ouvertement les effets des colonisations, du pillage économique et d'autres formes d'échanges inégaux.

Cette théorie du sous développement a connu un grand succès et les pays sous-développés ont eux-mêmes adhéré à cette vision et réclamé des moyens pour pouvoir se « développer. À l'époque, l'optimisme était grand et l'on pensait que 10 ans suffiraient pour que les "retardataires" comblent les écarts. Les Nations Unies avaient d'ailleurs baptisés les années 60 la "décennie du développement".

Aujourd'hui nous sommes en 2011, et nous ne savons quoi affirmer, si nous avons progressé ou régressé.

La réalité fut moins réjouissante que prévue. Il a fallu repenser le développement.

Le développement tel qu'il était conçu dans les années 50, réduit au progrès technologique et à l'accumulation de richesses matérielles, reposait sur la croissance de la consommation et de la production. Ni les inégalités dans la répartition des richesses, ni les conditions de vie des populations ni la destruction de l'environnement n'étaient prises en compte dans la définition du développement.

Dès les années 60, les problèmes résultant de ce "développement" sont apparus clairement : augmentation de la pauvreté, chômage, destruction de l'environnement, pollution... et l'on a commencé à parler de mal développement au Nord comme au Sud. Car, il n'y a finalement pas de pays développés ou

sous-développés mais **un seul monde mal développé**, fondé sur le pillage des richesses, la surexploitation des ressources, et la domination des puissants sur les faibles.

1. Les principaux traits de pauvreté en Afrique sub-saharienne

Je parle de l'expérience de l'Afrique que je connais mieux !

Je commence par un fait que nous côtoyons souvent dans la société dite traditionnelle de nos pays Africains.

« Vous êtes une femme, vous habitez la campagne et vous avez un enfant en bas-âge ; il tombe malade et se met à tousser très fort. Vous commencez à vous préparer pour l'emmener le lendemain au dispensaire ou au centre de santé le plus proche, qui est situé à 15 km. Le matin venu, vous mettez votre enfant sur votre dos et vous marchez quelque trois heures jusqu'au dispensaire. Là vous vous retrouvez dans une queue d'environ 200 personnes alignées sous le soleil sans abri. Votre tour finit par arriver à force de patience. L'infirmier vous écoute sans trop de patience décrire la maladie de votre enfant. Sans prendre la peine de faire le moindre examen (il n'en a probablement pas les moyens), il crayonne vite fait une prescription sur un bout de papier qu'il vous dit de présenter au préposé aux médicaments. Il s'agit d'un sirop mais vous ne pouvez pas le savoir puisque vous êtes probablement analphabète. Le préposé verse lui-même une cuillerée de sirop et le fait boire à l'enfant. Il n'est évidemment pas question de vous donner le flacon pour que vous puissiez poursuivre le traitement chez vous, pour la simple raison qu'il n'y aurait jamais assez de médicaments pour tout ce monde : il vous dit par conséquent de revenir le lendemain pour la prochaine cuillerée. Vous rentrez péniblement à la maison ; vous couchez l'enfant mais il vous faut quand même encore préparer le repas de la famille et tout le reste. Le lendemain vous refaites le même parcours sous le même soleil, pour faire la même queue et recevoir la même petite cuillerée. Mais après trois jours, le soleil et la fatigue des voyages aidant, l'état de l'enfant s'aggrave. Découragée par ces voyages si fatigants qui vous empêchent de vaquer à vos activités sans soulager votre enfant, vous finissez par penser que ça ne vaut pas la peine de les continuer pour une cuillerée de sirop et vous vous tournez vers le guérisseur du coin. Mais le dispensaire aura quand même gagné car les cuillerées de sirop que vous n'avez pas prises serviront à quelqu'un d'autre. Et voilà. »¹

Pour nous les africains, parler de la pauvreté n'est absolument pas nécessaire car nous la côtoyons tous les jours, nous vivons avec elle, nous n'avons pas besoin de théories pour la comprendre.

La pauvreté comme nous la vivons en Afrique est multidimensionnelle. Elle est un dénuement profond de biens matériels et culturels qui entrave le développement normal de l'individu au point de compromettre en lui l'intégrité de la personne. Etre pauvre, c'est ne pas pouvoir assurer par ses propres ressources ou activités la couverture de ses besoins biologiques et de ceux de sa famille, vivre dans un état permanent de marginalisation et d'insécurité vitale qui tend à être héréditaire ; avoir faim, n'être ni

¹ *Rwehera, M ; *L'état de l'éducation dans les pays moins avancés* ; UNESCO, 1993 (p. 10)

instruit, ni soigné ; vivre dans des conditions de logement défectueuses, travailler dans des conditions inhumaines.

Sont alors en état de pauvreté les individus ou les familles dont les revenus et les autres ressources, les conditions d'existence et de patrimoine, les conditions d'emploi et de travail, sont nettement en dessous du niveau moyen de la société dans laquelle ils vivent. « Les pauvres cumulent les handicaps : ceux de l'âge, du sexe, du nombre d'enfants, de la couleur de la peau, de la maladie, de la fragilité de la structure familiale.... Les handicaps de la naissance aussi. Au départ de la vie, la pauvreté établit un barrage d'empêchements : carences alimentaires, santés affaiblies d'ascendants ou de descendants, spectacle précoce de la misère et de la laideur, vie familiale instable, blessures affectives multiples de l'enfance, absence de modèle adapté au développement intellectuel, complexe d'infériorité qui affecte toute l'existence vécue en état de subordination, d'humiliation et de consentement à l'injustice alors que l'on subit le mépris des nantis. »²

Voilà la réalité que nous côtoyons chaque jour. De cette situation que je viens de refléter naissent plusieurs défis, en particulier :

- La dimension socioculturelle : la culture est l'une des dimensions-clés du développement. Pour être durable, le développement doit être autocentré et autoentretenu, c'est-à-dire fondé sur les valeurs endogènes qui lui donnent un sens. Par exemple, les systèmes traditionnels de sécurité sociale en Afrique tels que l'entraide traditionnelle, les tontines et les mutuelles d'épargne et de crédit constituent des formes de solidarité particulièrement adaptées au contexte de pauvreté et doivent être prises en compte pour le développement.

- le statut socioculturel qui s'impose à la femme. En effet, certaines attitudes traditionnelles vis-à-vis de la femme et de la jeune fille freinent leur promotion, leur éducation et leur participation pleine, digne et efficace aux efforts de développement ;

- l'éducation donnée par la famille et la communauté privilégie souvent la transmission de valeurs, de normes et de comportements qui visent à la reproduction sociale à l'identique et qui mettent peu l'accent sur les valeurs d'initiative individuelle, d'innovation et sur les éléments qui contribuent à la gestion rationnelle et efficace ;

- la perception fataliste de la transmission de la pauvreté.

- Les catastrophes naturelles telles que les inondations et les sécheresses, mais aussi les conflits armés entretiennent la pauvreté surtout en Afrique. La plupart de ces conflits ont un caractère ethnique, politique ou économique. Ils ont entraîné d'énormes dépenses militaires, privant ainsi les programmes de développement de ressources substantielles.

- La mauvaise gouvernance de manière générale. Quelles que soient les raisons invoquées, en Afrique nous ne travaillons pas assez ou pas autant que nous le devrions, pour résoudre par nous-mêmes les problèmes les plus élémentaires de notre survie quotidienne, sans donner l'air d'avoir érigé la mendicité internationale en voie de salut.

² Philosophe français Henri Bartoli en 1986 à l'occasion d'une réunion internationale d'experts réunis par l'UNESCO en collaboration avec l'Université des Nations Unies (voir Paul Marc Henry, Henri Bartoli et al. *Pauvreté, progrès et développement* ; édition l'Harmattan, Paris 1990)

- La production de richesses pour pouvoir s'attaquer sérieusement à l'irradiation de la famine et de la malnutrition dont les conséquences sont négatives sur les capacités intellectuelles et physiques des populations sont évidentes, pas assez pour pouvoir combattre efficacement des maladies comme le paludisme, le Sida et d'autres maladies endémiques éradiquées ailleurs depuis longtemps, et dont la persistance, voire l'aggravation, résultent de la détérioration continue des conditions de vie des masses populaires.

- L'échec de l'Etat importé : on peut, aussi, lier la « mal gouvernance » à ce qui commence à être massivement reconnu comme un handicap majeur des sociétés africaines post-indépendance, à savoir : l'inadaptation structurelle et fonctionnelle de l'Etat et des institutions héritées,

- « La politique du ventre » dont sont qualifiés nos Etats...

- Un gros déficit de créativité intellectuelle constitue un handicap majeur du continent africain il se produit et se diffuse, à partir de notre continent, trop peu d'idées et de valeurs culturelles.

Quel est l'apport de l'EdC afin de comprendre cette situation ?

2. Quel est le sens du développement et la pauvreté dans l'Economie de Communion ?

L'EdC a comme premier but celui de constituer une communauté dans laquelle "il n'y a pas d'indigent". Pour cette raison, la question de l'aide à qui se trouve démuné, est fondamentale pour l'EdC.

Qui sont ces frères dits pauvres de l'EdC ? Chiara nous donne une réponse : ils sont souriants, dignes, fiers d'être des enfants de Dieu et de cette Œuvre. Ils ne sont pas dans un total dénuement, mais ils manquent de certaines choses. Ils ont besoin, par exemple, d'être déchargés des soucis qui les assaillent jour et nuit.

Ils ont besoin d'être assurés que leurs enfants et eux-mêmes auront de quoi manger ; que leur habitation, parfois une pauvre baraque, se transformera un jour ; que leurs enfants pourront poursuivre leurs études ; qu'ils pourront guérir même de maladies qui nécessitent un traitement coûteux ; que le père trouvera du travail...

Tels sont nos frères qui se trouvent dans le besoin et il n'est pas rare qu'à leur tour ils aident les autres. Ils sont Jésus sous un certain aspect, un Jésus qui réclame notre amour et qui un jour nous dira : "J'avais faim, j'étais nu, j'étais sans abri" ou "ma maison était délabrée... et vous m'avez"... Enfin, nous savons ce qu'il nous dira. »

« L'économie de communion est née pour faire renaître l'esprit et le mode de vie des premiers chrétiens : « Ils n'avaient qu'un cœur et qu'une âme et [...] nul parmi eux n'était indigent... » (Cf. Ac 4,32-34). »

Il y a des mots qui expriment un mal absolu : le mensonge, le délit, le racisme. En revanche, la pauvreté n'en fait pas partie. Nous devons en effet faire très attention quand nous parlons de pauvreté. Toutes les pauvretés ne sont pas inhumaines : la pauvreté est une plaie mais aussi une béatitude si elle est choisie par amour des autres.

Cette pauvreté naît de la certitude que tout ce que je suis m'a été donné, et donc que tout ce que j'ai, en tant que tel, doit être donné. C'est la racine de la dynamique de la réciprocité, de la communion. La liberté

et le bonheur qui naissent d'une profonde communion ne peuvent être compris et ne durent que s'ils deviennent des expériences, un style de vie, la culture du don et de la communion. L'EdC, nous propose deux éléments : la réciprocité et la communion comme fondement pour sortir du piège de la précarité. C'est cette culture que prône l'EdC : la logique de la communion ; non pas la bonté de quelques uns envers plusieurs, mais la réciprocité que la communion porte avec soi, et qui constitue son caractère typique.

Les pauvres tels qu'ils apparaissent dans le projet EdC, ne sont pas une masse indistincte de nécessiteux qu'il faudrait aider pour soulager sa conscience. Ils font partie de la communion mondiale que nous constituons, même si pour un temps, ils ne peuvent offrir que leurs besoins dans la dignité, tout en ayant conscience que donner et recevoir est amour non seulement pour qui reçoit mais aussi pour qui donne.

Avant « le donner » la première attention consiste dans la culture de l'EdC à partager la vie, dans la communion et la réciprocité, dans une relation essentiellement gratuite.

C'est la relation de fraternité qui guérit les situations de misère. Les personnes que le projet d'économie de communion rejoint, ne sont pas des personnes anonymes avec des besoins d'ordre général, mais des personnes vivant à l'intérieur d'une communauté où l'on expérimente déjà une communion de vie.

3. Quelle est cette culture qui nous permet de réaliser la communion, la réciprocité ?

La « culture du don »

« Ce n'est pas seulement se priver de quelque chose pour le donner. Par ces mots on veut plutôt indiquer notre culture typique : la culture de l'amour.

Parler de « culture de l'amour », c'est parler de l'amour évangélique, qui est profond et exigeant. Qui veut vivre cet amour, synthèse de toute la Loi et des Prophètes – et donc de l'Écriture –, ne peut se dispenser de vivre l'Évangile tout entier.

« Nous devons donner, donner, mettre en œuvre le "don". Faire naître et grandir la culture du don.

Donner ce que nous avons en trop, et même le nécessaire, si le cœur nous l'inspire. Donner à ceux qui sont dans le besoin, en sachant que cet investissement fructifie à un taux d'intérêt très élevé car notre don ouvre les mains de Dieu dont la providence nous remplit d'une mesure sans mesure afin que nous puissions donner encore en abondance, recevoir encore et ainsi soulager les innombrables nécessités d'une multitude de pauvres. »

La cause de l'économie de communion exige, non seulement l'amour pour les pauvres, mais aussi pour tous les hommes. La spiritualité de l'unité qui l'inspire suppose un amour qui s'adresse à tous : « Donnons sans cesse ; un sourire, notre compréhension, le pardon, notre écoute attentive. Donnons notre intelligence, notre volonté, notre disponibilité. Donnons nos expériences, nos aptitudes. Donner : que ce mot d'ordre nous interpelle sans relâche »

« La culture du don, c'est la culture de l'Évangile, c'est l'Évangile, car c'est dans l'Évangile que nous avons compris qu'il fallait donner. "Donnez – y est-il écrit – et on vous donnera : c'est une bonne mesure, tassée, secouée, débordante qu'on versera dans le pan de votre vêtement" (Lc 6,38).

Saint Basile affirme : « Le pain que tu mets de côté appartient à l'affamé. Le manteau que tu conserves dans ta malle appartient à l'homme nu ; l'argent que tu caches appartient à l'indigent. Tu commets autant d'injustices qu'il y a de personnes à qui tu pourrais donner tout cela. »

Et saint Thomas d'Aquin : « Lorsque les riches consomment pour leur plaisir un surplus nécessaire à la subsistance des pauvres, ils les volent ».

Et Chiara : « Un peu de charité, quelques œuvres de miséricorde, le superflu de quelques personnes ne suffisent pas à notre but : il faut des entreprises entières, et des entreprises qui mettent librement en commun leurs bénéfices ».

Je me pose la question suivante, dans cette salle sommes-nous pauvres ? Ou encore, avons-nous à donner ? Sommes-nous prêts à sortir de nous-mêmes et à aller vers le prochain pour lui offrir la richesse que nous sommes ? La richesse que nous avons ? Même si cette richesse n'est que le sourire ? Pour arriver à cela nous avons besoin d'hommes et de femmes à la vie intérieure profonde et animés par une grande foi.

Grâce à eux, l'Évangile peut vraiment pénétrer toutes les dimensions de l'économie et du travail, de la politique, du droit, de la santé, de l'école, de l'art ; et tout transformer, au moyen d'une économie renouvelée qui met l'homme au centre et destine une partie substantielle des bénéfices aux personnes moins favorisées ; et au moyen d'une politique renouvelée où chaque acteur politique met à la base de sa vie l'amour de l'autre.³

En conclusion posons-nous la dernière question, comment l'EdC traite la pauvreté ? Quel message important nous communique-t-elle ?

On ne peut pas sortir du piège de l'indigence avec l'argent, aussi abondant soit-il, ni avec la redistribution des richesses ou la construction des biens publics (écoles, routes, puits, etc.), ni par l'accroissement des relations commerciales entre le Nord et le Sud. Bien sûr, tout cela est nécessaire, mais ce n'est pas suffisant. Le monde verra fleurir la fraternité et la communion lorsque nous serons capables de construire des relations humaines authentiques et profondes entre des personnes différentes mais égales, toutes différentes et toutes égales; quand nous dépasserons les catégories elles-mêmes de "peuples pauvres" et de "peuples riches", et que nous saurons découvrir, grâce aussi à des expériences vécues comme celles de l'EdC, que personne au monde n'est pauvre au point de ne pas être un don pour moi, en voyant et en découvrant que les pauvretés des autres recèlent aussi des richesses, des valeurs, qui nous font expérimenter que l'autre est nécessaire à notre bonheur.

C'est seulement lorsqu'une personne en difficulté se sent aimée et estimée, traitée avec dignité parce que reconnue pour sa valeur, qu'elle peut trouver en elle la volonté de sortir du piège de la précarité et ainsi se remettre en chemin. Et c'est seulement après ce premier acte de liberté humaine que toute personne doit faire, que pourront alors arriver les aides, les fonds, le contrat, la relation commerciale, qui sont comme des éléments secondaires, des instruments qui contribuent au développement global de la personne.

³ Chiara Lubich, congrès d'EdC 2001